



Jouer à faire semblant pour mieux apprendre à l'école

par [Sophie Gaitzsch](#)



Image d'illustration | Keystone / Christian Beutler

Gérer sa joie ou sa colère, réussir à interagir sereinement avec les autres: les compétences socio-émotionnelles des enfants jouent un rôle primordial durant les premières années d'école. Et sur leur réussite scolaire par la suite. Le constat est là, amplement documenté. Mais comment développer ces capacités en classe? Sylvie Richard, chercheuse en psychologie du développement de l'Université de Genève et de la Haute école pédagogique du Valais, s'est penchée sur un outil prometteur: le jeu de faire semblant. Elle a développé un programme pour évaluer sa démarche, actuellement testé dans des classes valaisannes.

Pourquoi c'est intéressant. L'opinion dominante a longtemps été que l'école ne servait pas à travailler les émotions. Mais le vent a tourné. Les compétences socio-émotionnelles figurent dans le Plan d'études romand. Elles sont souvent abordées dans les classes de manière indirecte ou informelle, mais la demande des établissements et l'intérêt des enseignants pour des outils qui permettent de les développer explicitement est de plus en plus forte.

De quoi on parle. Le jeu de faire semblant, comme jouer au médecin, au papa et à la maman, ou encore au magasin, tous les enfants du monde le pratiquent spontanément. Edouard Gentaz, professeur en psychologie du développement à l'Université de Genève:

«Il fait partie des fondamentaux de l'enfance et est universel, ce qui est assez remarquable. Il existe un lien entre cette simulation mentale, cet exercice virtuel, et le développement de l'imagination, mais aussi des compétences cognitives et émotionnelles, par exemple lorsque les enfants jouent à se faire peur.»

Il s'agit bien sûr d'une activité récréative, mais pas que. La chercheuse Sylvie Richard estime que c'est aussi un «formidable outil pour apprendre» qui peut être utilisé dans les classes. Encadré par un enseignant, le jeu devient de plus en plus sophistiqué, et de plus en plus social. Les enfants sont alors amenés à discuter, à négocier, à résoudre des problèmes. «Cela fait appel à des aptitudes de haut niveau: le raisonnement, la créativité, la flexibilité

cognitive, la régulation de son propre comportement et de celui des autres. Mais aussi, quand les enfants imaginent de vrais scénarios, à des capacités de planification.»

Comment ça marche. Les recherches de Sylvie Richard testent les effets du jeu de faire semblant dans le cadre scolaire de manière quantitative. «L'objectif est de pouvoir fournir aux enseignants un outil validé scientifiquement.» La chercheuse, qui a elle-même été enseignante en primaire auparavant, a développé un programme décliné sur 11 leçons d'une heure, à raison d'une leçon par semaine.

Concrètement, les leçons suivent un déroulé bien précis. Elles commencent par un enseignement en groupe autour d'une ou plusieurs émotions, avec des histoires et des images. Cette première étape est suivie par un temps de jeu de faire semblant dont le but est d'utiliser ce qui a été abordé juste avant, avec une consigne précise, par exemple ressentir de la joie. Le jeu est utilisé pour mieux éprouver les émotions travaillées et mieux les comprendre.

Les exigences du moment de jeu augmentent au fur et à mesure du programme: au début, les élèves doivent mimer, puis le langage est introduit et enfin des accessoires. Ils peuvent imaginer le scénario qu'ils souhaitent. Le rôle de l'enseignant consiste à intervenir pour nourrir le jeu, encourager les enfants à aller plus loin quand ils rencontrent des difficultés ou leur rappeler les consignes données au début.

Alexandra Tichelli, une enseignante de Savièse qui participe aux travaux de Sylvie Richard, donne un exemple.

«Si on joue à l'hôpital et que tout le monde veut être médecin ou ambulancier, mais qu'il n'y a pas de patient, cela ne va pas marcher. Ils vont juste se retrouver à attendre. Je le leur fais remarquer et les pousse pour qu'ils trouvent un compromis.»

Chaque leçon se termine par un temps de discussion pour revenir sur la leçon et ce que les élèves y ont appris.

Les résultats. Sylvie Richard a testé son programme dans cinq classes valaisannes de 2e Harmos, soit des élèves âgés de 5 à 6 ans. Afin d'évaluer les progrès de ces élèves, un groupe de contrôle a également fait partie de l'étude. Les résultats de cette expérience ont été publiés fin 2020 dans le *British Journal of Psychology*.

Sylvie Richard:

«Nous avons constaté une amélioration globale de la reconnaissance des émotions et du lexique émotionnel. L'effet sur la reconnaissance de la colère était particulièrement marqué. Or mieux reconnaître ses émotions est une prémisses à leur régulation et cela peut se répercuter sur les comportements sociaux en classe. Nous ne l'avons pas mesuré dans l'étude, mais c'est très intéressant car les élèves qui expriment de la colère dans les premiers degrés de scolarité sont souvent catégorisés comme 'difficiles'.»

Sur le terrain, Alexandra Tichelli est conquise:

«Ces apprentissages fondamentaux qui ne rentrent pas dans les disciplines sont indispensables pour que les enfants se construisent. Je le vois: si un enfant ne se sent pas bien, il a du mal à avancer sereinement. L'enjeu pour moi consiste à réussir à transformer des émotions négatives en émotions positives. A l'inverse, quand un enfant est trop excité ou euphorique et qu'on lui dit en classe de ne plus bouger, son focus sera sur le fait d'arrêter de bouger et il n'écouter pas la leçon. Un enfant calme écoute mieux.»

L'enseignante qualifie le bénéfice des onze leçons du programme d'«incroyable» pour les apprentissages fondamentaux, mais aussi dans les matières scolaires. Elle a observé une amélioration de la capacité à imaginer et à donner des fonctions à certains objets, une évolution du vocabulaire lorsque les élèves devaient échanger pour défendre leurs opinions et trouver des solutions, plus de précision dans l'analyse des émotions, mais aussi une évolution de la manière de se structurer au niveau du temps. Les stratégies mises en place pour résoudre les problèmes durant les jeux ont parfois été réutilisées pour résoudre des problèmes de mathématiques.

Sur le vivre-ensemble aussi, Alexandra Tichelli constate des progrès:

«Ils jouent plus longtemps les uns avec les autres, il y a moins de conflits. Certains élèves qui n'osaient pas prendre la parole s'affirment davantage. Les interactions ont été très riches. Et les enfants en redemandent! Il y a aussi une vraie curiosité des parents. Ça a si bien marché que je suis en train de le mettre en place hors du cadre de l'étude pour mes élèves de 1re Harmos.»

La suite. Sylvie Richard examine actuellement si ses premiers résultats avec cinq classes peuvent être reproduits à plus grande échelle. Une nouvelle phase de l'étude est en cours, impliquant environ 200 élèves, toujours en Valais. «Si nous trouvons les mêmes effets, nous aurons des preuves pour être plus solides dans notre démarche. Les compétences sociales et émotionnelles, ça s'enseigne. Il faut donner les outils aux enseignants et les former.»

La chercheuse estime aussi que le jeu de faire semblant pourrait très bien être utilisé pour travailler d'autres contenus, comme les mathématiques ou les sciences. «Pourquoi pas avec des jeux de faire semblant mettant en scène des météorologues ou des aviateurs qui traversent une tempête?»

École Émotions Psychologie

.....